



Gagner la reconnaissance des pairs en évitant la réputation de « pute ». L'injonction paradoxale qui pèse sur les filles impliquées dans des transactions sexuelles

Annamaria Colombo

Annamaria.Colombo@hefr.ch

Myrian Carbajal

Myrian.Carbajal@hefr.ch

Marlène Carvalhosa Barbosa

marlene_barbosa@msn.com

Marc Tadorian

marc.tadorian@unine.ch

HES-SO, Haute école de travail social Fribourg

Résumé

La reconnaissance des autres, et plus spécifiquement des pairs, est particulièrement importante à l'adolescence, lorsque les jeunes construisent leur identité d'adulte. Une recherche menée en Suisse auprès de jeunes femmes et hommes âgés de 14 à 25 ans montre que cette quête de reconnaissance peut amener certains et certaines jeunes à s'engager dans des transactions sexuelles, c'est-à-dire des expériences d'ordre sexuel associées à un échange financier, matériel et/ou symbolique. Toutefois, dans les représentations de tous et toutes les jeunes rencontrés, l'échange associé à la sexualité renvoie à la prostitution, dont la plupart cherchent à se distinguer en raison de la stigmatisation sociale dont fait l'objet cette pratique. Le défi pour ces jeunes est donc de pouvoir faire la preuve de leur capacité à développer des expériences intimes, affectives et sexuelles, tout en évitant des comportements susceptibles d'être stigmatisés. Or, les attentes de comportements ne sont pas les mêmes pour les garçons et les filles, ces dernières étant plus susceptibles de se voir attribuer une réputation de « pute », qu'elles acceptent ou non de s'engager dans des transactions sexuelles. À partir des résultats de cette recherche, cet article vise à mettre en lumière les enjeux de genre qui interviennent dans ces expériences de transactions sexuelles impliquant des jeunes et leur articulation avec les processus de construction identitaire et de reconnaissance lors de la transition à l'âge adulte.

Mots-clés : sexualité juvénile, socialisation, reconnaissance, hétéronormativité, transactions sexuelles

Gaining peer recognition while avoiding a reputation as a “whore”: The paradoxical demands faced by girls involved in sexual transactions**Abstract**

Recognition from others—and, more specifically, from peers—is especially important during adolescence, when young people construct their adult identity. A Swiss research study involving young men and women ages 14 to 25 has shown that this search for recognition can sometimes lead youth to engage in sexual transactions: experiences of a sexual nature involving financial, material and/or symbolic exchanges. However, all of the young people interviewed for the study associated these sexual transactions with prostitution, while most of them sought to disassociate themselves from this socially stigmatized practice. The challenge for young people is therefore to demonstrate a capacity for gaining intimate, emotional and sexual experience while avoiding behaviours that could be stigmatized. But behavioural expectations are different for boys and girls. A girl is more likely to be labelled a “whore”, regardless of whether she decides to engage in sexual transactions. Based on the study’s results, this article highlights the gender issues that surround sexual transaction involving youth. The article also discusses how these gender issues affect identity construction and recognition processes during the transition to adulthood.

Keywords: youth sexuality, socialization, recognition, heteronormativity, sexual transactions

Pour citer cet article : Colombo, A., M. Carbajal, M. Carvalhosa Barbosa et M. Tadorian (2017). Gagner la reconnaissance des pairs en évitant la réputation de « pute ». L’injonction paradoxale qui pèse sur les filles impliquées dans des transactions sexuelles. *Revue Jeunes et Société*, 2 (2), 70-93. <http://rjs.inrs.ca/index.php/rjs/article/view/117/69>

1. Introduction

C'est sûr, on m'a déjà proposé, pour la drogue, genre : « Ouais, si tu me fais ça [un acte sexuel], je te donne ça [de la drogue] ». J'ai dit non. « Ouais, mais t'es une pute ». C'est des insultes qui sont blessantes. Mais tant que nous, on sait ce qu'on fait ou ce qu'on fait pas, ça devrait pas nous atteindre. Après, voilà, c'est une réputation qui met longtemps à s'en défaire (Mathilde¹, 18 ans, CH-R campagne).

À l'instar de cette jeune femme rencontrée dans le cadre d'une enquête sur les échanges liés à la sexualité juvénile, la référence à la prostitution, à travers notamment la figure de la « pute »² est ressortie comme étant un enjeu majeur pour les personnes interrogées. Comme le montrent les propos de Mathilde à propos d'une expérience qu'elle a vécue lors d'une sortie en discothèque, l'attribution de ce stigmaté n'est pas uniquement liée à des pratiques concrètes, puisqu'elle est susceptible de se voir traitée de « pute », qu'elle accepte ou non la transaction sexuelle proposée par cet homme qu'elle ne connaissait pas auparavant.

Or, la reconnaissance des autres, et plus spécifiquement des pairs, est particulièrement importante à l'adolescence, lorsque les jeunes construisent leur identité d'adulte. C'est notamment la période où les jeunes commencent à expérimenter l'intimité, en tant que « symbole [...] d'une liberté de choix où les individus expérimentent leur capacité à nouer des relations singulières » (Foessel, 2008, cité par Balleys et Coll, 2015, p. 7). Dans ce contexte, pouvoir choisir ses amis, ses amies et ses amours, à la différence de la famille, est un acte d'autonomisation valorisé par les jeunes. Ils et elles peuvent choisir avec qui partager leur intimité et à quel degré. En outre, ces expériences d'intimité naissante peuvent constituer une ressource pour gagner en popularité. Pouvoir montrer qu'on partage des expériences intimes avec des amis et des amies ou des amoureux et amoureuses permet de gagner du prestige social au sein du groupe de pairs (Balleys et Coll, 2015).

La recherche que nous avons menée en Suisse auprès de jeunes hommes et femmes âgés de 14 à 25 ans montre que cette quête de reconnaissance peut amener certains et certaines jeunes à s'engager dans des transactions sexuelles, c'est-à-dire des expériences d'ordre sexuel associées à un échange financier, matériel et/ou symbolique, par exemple (se faire) offrir un verre ou de l'argent, être accepté, acceptée dans un groupe ou encore s'échanger des photos érotiques. Toutefois, dans les représentations de tous et toutes les jeunes rencontrés, l'échange associé à la sexualité renvoie à la prostitution, dont la plupart cherchent à se distinguer en raison de la stigmatisation sociale dont fait l'objet cette pratique. Le défi pour ces jeunes, en quête de reconnaissance dans leur transition à l'âge adulte, est donc de pouvoir faire la preuve de leur capacité à développer des expériences intimes, affectives et sexuelles, tout en évitant des comportements susceptibles d'être stigmatisés et ainsi les discréditer au sein de leurs groupes de pairs. Or, comme le montrent les propos de Mathilde, les attentes de comportements ne sont pas les mêmes pour les garçons et les filles, ces

¹ Afin de protéger l'anonymat des personnes, des pseudonymes sont utilisés.

² L'utilisation du terme de « pute » fait référence à l'expression utilisée par les jeunes eux-mêmes et elles-mêmes et ne doit pas être interprétée comme une validation par l'auteur et les auteures de sa dimension normative ou de sa portée dépréciative pour les personnes exerçant le travail du sexe.

dernières étant plus susceptibles de se voir attribuer une réputation de « pute », qu'elles acceptent ou non de s'engager dans des transactions sexuelles.

À partir des résultats de cette recherche, cet article vise à mettre en lumière les enjeux de genre qui interviennent dans ces expériences de transactions sexuelles impliquant des jeunes et leur articulation avec les processus de construction identitaire et de reconnaissance lors de la transition à l'âge adulte. Dans cet article, le concept de « jeune(s) » renvoie à une catégorie sociologique associée à des processus identitaires et non à une catégorie biologique ou juridique, dont les frontières seraient définies par exemple par l'âge ou les changements biologiques. La transition à l'âge adulte est considérée comme un processus de repositionnement identitaire (Colombo, 2015) au cours duquel les jeunes renégocient leurs rapports à eux-mêmes/elles-mêmes et aux autres et construisent leur identité d'adulte. La période de la jeunesse est donc caractérisée par une incertitude identitaire (Lachance, 2011, p. 3), car les jeunes ne s'identifient plus tout à fait comme des enfants et aspirent à une identité d'adulte, dans laquelle ils ne se reconnaissent toutefois pas encore complètement. Dans cette même perspective, Van de Velde (2008) soutient que l'âge adulte est mouvant et réversible. Il renvoie non seulement à l'acquisition des nouveaux rôles d'adulte (travailleur/travailleuse, époux/épouse, parent, ...), mais surtout à l'autodéfinition « d'adulte » par les personnes impliquées : plus qu'une indépendance matérielle, c'est le fait de se définir comme être autonome et responsable qui prévaut.

Dans la première section, nous présentons les fondements théoriques de la recherche de laquelle sont issus ces résultats, ainsi que la démarche méthodologique. Dans la deuxième section, nous mettons en lumière les logiques subjectives qui caractérisent ces expériences. Celles-ci ne se réduisent pas uniquement à la logique de type prostitutionnel (rétribution de services sexuels) qui prédomine dans les représentations, mais elles sont également traversées par des enjeux de redevabilité et de reconnaissance. La troisième section analyse plus précisément cette logique de la reconnaissance, en la situant dans le contexte de la transition à l'âge adulte. Toutefois, les jeunes doivent composer avec des attentes de reconnaissance sociale qui dépassent les caractéristiques individuelles et qui sont fortement marquées par des enjeux liés au genre et à une conception binaire de la sexualité. C'est ce que nous mettons en lumière dans la quatrième section. Nous y montrons comment la sexualité est un lieu où se manifeste de façon exacerbée « l'ordre hétérosexuel » (Butler, 2005), mais aussi un lieu qui contribue à la construction des identités et à la reproduction de ce même ordre, de manière encore plus marquée lors de la transition à l'âge adulte. À ce titre, l'enjeu de la réputation de « pute » est particulièrement intéressant à analyser en tant que révélateur de cet ordre hétérosexuel. Nous l'analyserons dans cet article uniquement dans le cadre d'expériences hétérosexuelles, car c'est là qu'il s'est manifesté de la façon la plus marquante dans nos entretiens. Il est néanmoins intéressant de souligner qu'il est apparu comme un enjeu important dans les expériences de plusieurs jeunes hommes impliqués dans des relations homosexuelles. Nous faisons toutefois le choix de ne pas aborder ces expériences ici, car elles font surgir d'autres enjeux dont l'analyse nécessiterait des développements trop importants pour le cadre restreint de cet article.

2. Une recherche qui s'intéresse au point de vue des jeunes

À l'origine de cette recherche (Colombo et Carbajal, 2017), des inquiétudes exprimées par des professionnels et professionnelles se sentant démunis face à des pratiques associant échange et sexualité qu'ils et elles observaient chez certaines et certains jeunes, relayées par la section Child Abuse de la Fondation Oak. En répondant à cet appel, il nous semblait important de prendre ces inquiétudes au sérieux, sans toutefois présupposer a priori de la nature « destructive » ou « constructive » de ces pratiques pour les jeunes, et d'aller tout d'abord vérifier la façon dont cette réalité est vécue et représentée par les premières personnes concernées : les jeunes eux-mêmes et elles-mêmes. C'est dans cette perspective que, combinant des méthodologies quantitatives et qualitatives, cette recherche menée de 2015 à 2017 en trois langues (français, allemand, italien) s'est intéressée aux représentations et expériences des jeunes hommes et femmes âgés de 14 à 25 ans à l'échelle de la Suisse³.

Comme le soulignent Gagnon et Simon (1973), la sexualité est profondément ancrée dans des interactions sociales. Pour les raisons évoquées ci-dessus, cette étude privilégie une approche compréhensive, qui valorise les logiques subjectives et les logiques de sens qui sous-tendent ces interactions. Dans ce sens, nous adoptons le postulat proposé par la sociologie des représentations (Jodelet, 1989), selon lequel notre relation au monde et aux autres est structurée par un système d'interprétations, les représentations sociales, qui oriente et organise les conduites et les communications sociales. Ainsi, s'intéresser aux représentations des jeunes permet de saisir la manière dont ils et elles nomment et définissent « ensemble les différents aspects de [...] [leur] réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre » (Jodelet, 1989, p. 47). La démarche se voulait exploratoire, visant à faire émerger les sens donnés à ces pratiques par les jeunes plutôt que de donner a priori une définition normative des transactions sexuelles, tout en s'appuyant sur un cadre théorique articulant des concepts issus de la sociologie de la sexualité (Bajos et Bozon, 2008; Combessie et Mayer, 2013) et de la sociologie de la transaction sociale (Rémy, 1996; Schurmans, 2013).

Le sujet des transactions sexuelles impliquant des jeunes fait l'objet de peu d'études, qui l'abordent pour la plupart dans une perspective épidémiologique (Lavoie, Thibodeau, Gagné et Hébert, 2010; Fredlund, Svensson, Svedin, Priebe et Wadsby, 2013; Svensson, Fredlund, Svedin, Priebe et Wadsby, 2013) et/ou l'associent à des pratiques de type prostitutionnel (van de Walle, Picavet, van Berlo et Verhoeff, 2012). Nous définissons plus largement les transactions sexuelles comme un ensemble d'expériences sexuelles associées à un échange financier, matériel et/ou symbolique. Cette définition est inspirée de celle de Broqua et Deschamps (2014, p. 12), avec deux différences par rapport à celle-ci. Premièrement, plutôt que de parler de « pratique », nous préférons parler « d'expériences sexuelles ». D'une part, ce concept renvoie à la fois aux pratiques et aux sens qui leur sont donnés. D'autre part, elle permet d'inclure une diversité de pratiques sexuelles, ne se limitant pas aux rapports pénétratifs, comme c'est le cas dans la plupart des enquêtes sur la sexualité, en particulier celles des jeunes (Narring, Tschumper, Inderwildi Bonivento, Jeannin, Addor, Bütikofer et al., 2004; Currie,

³ L'étude s'est également intéressée, de manière complémentaire, aux représentations des professionnels et professionnelles à travers des groupes de discussion, mais nous n'abordons pas ce volet dans cet article.

Zanotti, Morgan, Currie, de Looze, Roberts, 2012), ainsi que les études sur les transactions sexuelles citées ci-dessus. Deuxièmement, nous préférons la notion d'échange à celle de rétribution, car elle rend mieux compte du caractère dynamique et rarement unilatéral de ces transactions. Dans ce sens, précisons que dans le sondage et les entretiens, nous avons utilisé l'expression « expérience sexuelle en échange de quelque chose » (plutôt que « transaction sexuelle »), afin de laisser le plus de place possible à la subjectivité des personnes interrogées.

Par ailleurs, contrairement à ces auteurs et auteures, la notion de transaction sexuelle ne nous semble pas désigner qu'un thème à valeur uniquement descriptive, mais être appréhendée comme un concept analytique inspiré notamment de la sociologie de la transaction sociale (Rémy, Voyer et Servais, 1978). Dans la perspective proposée en particulier par Schurmans (2013), nous pouvons définir les transactions sexuelles comme des formes de transaction sociale, c'est-à-dire un processus dynamique qui implique différentes formes de négociation qui renvoient à « l'ajustement mutuel des actes de différents individus à l'intérieur du processus social » (Schurmans, 2013, p. 88). Dans ces transactions peuvent se jouer différents types d'interaction et notamment des formes d'imposition plus ou moins évidentes ou directes (Rémy, 1996). Néanmoins, il nous paraît important de ne pas réduire les transactions sexuelles impliquant des jeunes à des seuls rapports de domination. Dans ce sens, nous nous inscrivons dans l'approche des « sexualités négociées » proposée par Combessie et Mayer (2013). Tout en reprenant l'idée d'un continuum en transactions marchandes et non marchandes (Zelizer, 2001; Tabet, 2004), cette approche intègre une diversité de types d'échange (économies financière, affective et de la reconnaissance) et elle prend en compte dans l'analyse de la « sexualité », certes les rapports épidermiques, mais également les enjeux de séduction et les régulations et (auto-) contrôles liés à la sexualité. Articulée à l'approche de la transaction sociale, la théorie proposée par ces auteurs et auteures offre des repères pour opérationnaliser les dynamiques de négociation qui se jouent dans les transactions sexuelles impliquant des jeunes, en mettant l'accent sur les jeux d'acteurs et actrices et les sens qu'ils et elles donnent aux échanges et aux enjeux qui les traversent. Dans ce sens, l'imposition ou la contrainte n'excluent pas des marges de manœuvre, où les acteurs et actrices peuvent négocier de façon plus ou moins libre les termes de l'échange. L'intérêt du concept de négociation est qu'il prend en compte l'incertitude qui caractérise les transactions : « Tout n'est pas compatible, mais plusieurs réactions sont possibles » (Rémy, 1996, p. 12).

Afin d'appréhender ces représentations et logiques subjectives des jeunes, la récolte des données s'est déroulée en deux volets : premièrement, un questionnaire en ligne s'adressant à l'ensemble des jeunes de 14 à 25 ans, qu'ils ou elles aient expérimenté ou non des transactions sexuelles, deuxièmement, des entretiens individuels auprès de jeunes. Les enjeux de reconnaissance liés à la transition à l'âge adulte ressortent plus particulièrement des entretiens individuels, c'est pourquoi nous faisons le choix, dans l'espace limité de cet article, de nous concentrer particulièrement sur les résultats de ce volet de la recherche.

Ces entretiens semi-structurés ont été menés avec 37 jeunes, dont 21 jeunes de Suisse romande (CH-R), 9 de Suisse allemande (CH-A) et 7 de Suisse italienne (CH-I). La moyenne d'âge des jeunes rencontrés est de 19 ans, les répondants et répondantes les

plus jeunes étant âgés de 15 ans et le plus âgé de 27 ans⁴. On compte 18 filles, 17 garçons et 2 personnes se disant « androgyne » ou « mixed-gender ». 24 répondants et répondantes se disent hétérosexuels, 11 homosexuels, 1 bisexuel et 1 pansexuel⁵. Afin de surmonter les difficultés de recrutement liées à la nature sensible du sujet, nous avons opté pour une définition large du profil des jeunes recrutés, en évitant de focaliser sur la question des échanges, mais en la présentant comme un volet de l'entretien, en plus des questions relatives à leurs relations et à la sexualité. En outre, plusieurs méthodes de recrutement ont été combinées (sélection aléatoire parmi les participants et participantes au questionnaire en ligne ayant fourni leurs coordonnées; recrutement par le biais d'informateurs et informatrices-clé et méthode « boule de neige »), permettant d'atténuer l'effet de sélection propre à chaque canal de recrutement. Les entretiens ont abordé les représentations sociales et personnelles de la sexualité des jeunes, les relations amoureuses ou intimes et les expériences sexuelles, ainsi que les significations données aux transactions sexuelles vécues ou non.

Ces données ont été analysées à l'aide d'une grille d'analyse des repères normatifs composant les représentations des acteurs et des actrices, développée par Parazelli et ses collègues (Colombo, Pulzer et Parazelli, 2016), en s'inspirant des travaux de Karsz (2004). Selon ce dernier, pour appréhender le sens d'un comportement selon le point de vue d'un individu qui l'exerce, il convient de bien saisir les repères qu'il mobilise pour comprendre les situations. Cette grille permet d'opérationnaliser le concept de représentation à travers trois types de repères normatifs: les repères cognitifs (comment les jeunes comprennent-ils/elles les transactions sexuelles dans lesquelles ils et elles sont impliqués ?); les repères éthiques (en fonction de leurs valeurs, que jugent-ils/elles acceptable ou non dans l'échange ?) et les repères politiques (comment se positionnent-ils/elles dans la négociation ?).

3. Des logiques subjectives de négociation des échanges entre engagement libre et engagement contraint

Les données récoltées révèlent une diversité de situations et de significations données par les jeunes à leurs expériences sexuelles et, plus particulièrement, à celles associées à un échange. Concernant plus précisément les transactions sexuelles, les discours des jeunes sont souvent ambivalents, surtout du fait de l'association avec la prostitution et les représentations négatives qui y sont associées en raison, notamment, de la stigmatisation sociale dont elle fait l'objet. Les analyses nous amènent à comprendre leur engagement (plus ou moins actif et/ou conscient) dans des transactions sexuelles comme le résultat d'un compromis où des enjeux de liberté et de contrainte sont

⁴ Etant donné le caractère sensible de l'enquête, pour les entretiens, nous avons adopté une certaine souplesse quant à l'âge des jeunes hommes et femmes recrutés et intégré à l'échantillon un jeune de 27 ans. Cette souplesse se justifie d'autant plus que les expériences que ces jeunes ont relatées durant l'enquête portaient souvent sur des périodes antérieures de leur vie.

⁵ Au moment de l'entretien, 27 des jeunes vivent avec un ou leurs deux parents, 2 en foyer, 6 seuls, en couple ou en colocation et 2 sont sans domicile fixe en Suisse. Étant donnée la tranche d'âge, l'occupation principale de la majorité est la formation: 3 effectuent une 10^e année d'école obligatoire (secondaire I), 11 suivent une formation professionnelle initiale (secondaire II, école ou apprentissage), 8 une formation générale (secondaire II, maturité ou culture générale) et 6 une formation universitaire (université ou HES). Deux répondants ont un emploi comme occupation principale, dont un effectue son service civil (mais certains, certaines travaillent en plus d'étudier) et 7 sont sans emploi (année sabbatique, SEMO, chômage). 22 ont leur logement principal en ville et 15 en campagne. Ils, elles sont 15 à se déclarer de nationalité suisse, 11 de nationalité étrangère et 11 double-nationaux.

toujours en tension et où les jeunes disposent d'une marge de manœuvre plus ou moins importante pour négocier, avec eux-mêmes et elles-mêmes et avec l'autre et les autres, les termes de l'échange. Ces engagements ne sont jamais totalement libres, ni totalement contraints, même si dans certains cas, la contrainte, ou alors l'émancipation, semble dominer (Dubé, Lavoie, Blais et Hébert, 2015). À la suite de Schurmans (2013), on peut définir le compromis comme le résultat, temporaire et susceptible d'être remis en question, d'un ajustement entre les différentes logiques subjectives en jeu, pour arriver à une forme d'accord sur les termes de l'échange. Le compromis renvoie à un équilibre provisoire entre des enjeux parfois paradoxaux : il n'est pas libre ou contraint, il est à la fois libre et contraint.

L'analyse des résultats montre que ces compromis sont négociés en fonction de logiques subjectives qui s'articulent au sein de la transaction. Ces dernières se fondent sur les représentations et valeurs des acteurs et des actrices et elles permettent de comprendre leurs positionnements et choix dans la négociation (Karsz, 2004; Colombo et al., 2016). Sans prétendre à l'exhaustivité, nous avons identifié trois logiques subjectives qui se dégagent de façon prépondérante des entretiens. Nous les avons nommées de façon empirique : logiques professionnelle, de redevabilité et de reconnaissance. Elles ne sont pas exclusives et peuvent se combiner chez un acteur ou une actrice engagé dans une transaction sexuelle. Elles sont également dynamiques et peuvent changer ou s'articuler de manière différente au cours d'une transaction, mais dans les trois se jouent des enjeux de liberté et de contrainte.

La plupart des jeunes associent les transactions sexuelles à de la prostitution. Cette représentation est particulièrement présente lorsque la transaction est interprétée comme la rétribution de services sexuels, dans une logique que nous proposons de nommer « professionnelle », parce qu'elle renvoie à une logique qui se rapproche de celle d'un emploi (rétribution, formes de contractualisation), même si la dimension de stabilité dans le temps n'est pas forcément présente. On trouve deux « variantes » de cette logique professionnelle qui ne sont pas exclusives : une logique d'autonomie financière et une logique de survie. Alors que la logique de survie est présente surtout chez des jeunes en grande précarité qui pratiquent la prostitution de rue, on retrouve la logique d'autonomie financière chez de jeunes étudiants et étudiantes ou sans-emploi qui ne reçoivent pas (ou très peu) d'argent de leurs parents. Pour ces derniers et dernières, les échanges sexuels tarifés apparaissent comme une occasion de gagner davantage d'argent que les petits emplois qu'ils ou elles occupent en plus d'étudier, par exemple. Cette logique ne concerne toutefois qu'une minorité des jeunes rencontrés dans le cadre de l'enquête. La plupart des répondants et des répondantes s'opposent, parfois de façon virulente, à l'idée d'un échange entre sexe et argent, car cela renvoie trop à la prostitution. Le fait de recevoir de l'argent pour une faveur sexuelle est associé par plusieurs jeunes hommes et jeunes femmes, à un sentiment de honte, de « saleté » et de non-respect.

La logique de redevabilité apparaît fréquemment dans les propos des jeunes rencontrés, majoritairement dans ceux des filles et surtout dans le cadre de relations hétérosexuelles. Un grand nombre de répondants et de répondantes explique avoir consenti à des expériences sexuelles par sentiment de redevabilité face à un homme qui leur a payé un verre, un repas ou encore offert l'hébergement à la suite d'une sortie en discothèque, par exemple. Ces faveurs ne sont pas toujours offertes explicitement

dans ce but, mais les jeunes qui en bénéficient peuvent se sentir dans l'obligation d'offrir un contre-don pour rétablir une certaine égalité dans la transaction et ne pas apparaître comme une profiteuse (ou un profiteur). Dans ce cas, les termes de l'échange sont rarement explicitement négociés d'avance, ce qui rend plus difficile l'évaluation de la part de contrainte et la part de liberté dans l'engagement des jeunes dans des transactions. À ce flou sur les termes de l'échange peut s'ajouter le fait que, dans la plupart des cas, la tournure des événements n'est pas planifiée d'avance et peut prendre les acteurs ou actrices au dépourvu, que jeu de séduction (surtout en contexte festif) et intérêts/désirs des partenaires s'entremêlent de manière complexe et pas toujours consciente et qu'il existe une grande part d'implicite susceptible de favoriser les malentendus. Parfois, cette logique de redevabilité peut se mêler à une logique de reconnaissance et/ou à des dynamiques de domination pouvant augmenter la difficulté à exprimer leurs désirs. Nous proposons de nous arrêter plus longuement sur ces enjeux de reconnaissance, qui marquent la troisième logique subjective qui émerge des résultats.

4. Transactions sexuelles, reconnaissance et transition vers l'âge adulte

Les travaux en sociologie et anthropologie de la jeunesse (Zoll, 1992; Bajoit, 2000, 2005; Le Breton, 1995, 2003) montrent que dans le contexte actuel d'individualisation du lien social, la quête de sens associée à la transition vers l'âge adulte serait exacerbée par le brouillage des repères normatifs qui caractérise les sociétés occidentales contemporaines. Dans une société de plus en plus individualisée, où les instances traditionnelles de socialisation comme l'Église ou l'école sont affaiblies, les normes de participation sociale ne font plus consensus et la construction identitaire repose de plus en plus sur la responsabilité et l'autoréalisation individuelles (Le Breton, 2003). Chacun et chacune sont sommés de se bricoler des repères normatifs par lui-même et par elle-même afin de prendre sa place dans la société. Dans ce contexte, la socialisation, en tant que processus de construction identitaire, ne correspond plus à une transmission « verticale » de valeurs par les institutions, mais plutôt à un processus d'autonomisation et d'individuation marqué par le souci de trouver sa voie à travers l'expérimentation (Dubar, 2000).

Bozon (2010, 2012) soutient que les modifications des comportements sexuels des jeunes, ainsi que des représentations qui y sont associées, peuvent être comprises elles aussi à la lumière de ces transformations du processus de socialisation. Si, par le passé, on attendait des jeunes qu'ils et elles n'aient pas de sexualité avant leur entrée dans la vie adulte, aujourd'hui l'adolescence est perçue comme une période de préparation et d'apprentissage de la sexualité. Or, si elle passe davantage par l'expérimentation, la sexualité des jeunes n'est pas aussi « débridée » que certains discours adultes le laissent entendre. La vaste enquête sur la sexualité menée en France (Bajos et Bozon, 2008) montre notamment qu'on assiste davantage à une reconfiguration et à une intériorisation des formes de contrôle qu'à une disparition de celles-ci.

Dans ce contexte d'incertitude identitaire qui caractérise la transition à l'âge adulte, la reconnaissance des autres, et en particulier des pairs, permet de confirmer une image positive de soi (Honneth, 2000). Les relations affectives et amoureuses permettent aux jeunes de s'autonomiser par rapport à leurs parents et donc de prendre leurs distances par rapport au monde des enfants, sans pour autant pénétrer encore dans le monde des

adultes (Metton-Gayon, 2009). Dans ce contexte, pouvoir choisir avec qui partager son intimité et comment est un acte d'autonomisation valorisé par les jeunes. L'école, mais également les réseaux sociaux et les activités extrascolaires peuvent être des espaces sociaux où les jeunes expérimentent des relations intimes. Mais plus que la liberté de choisir, la capacité à tisser des liens forts, exclusifs et intimes, avec des pairs joue un rôle primordial dans ce processus d'autonomisation (Balleys, 2015). Dans ce contexte, le lien intime, amical ou amoureux, est à la fois source de reconnaissance affective et « ressource symbolique » permettant d'acquérir du prestige social (Balleys, 2016). Pour reprendre les termes d'Honneth (2000), le lien intime peut être à la fois source de reconnaissance affective, permettant la construction de la confiance en soi, et de reconnaissance sociale, conduisant à la construction de l'estime de soi.

Or, comme le souligne Tursz (1993, p. 147), le corps est l'une des ressources les plus accessibles dont les jeunes disposent à cet âge : « que peut-on jouer sinon son corps et sa vie à un âge où on ne possède guère autre chose à jouer ? ». C'est ce qui peut expliquer que certains et certaines jeunes acceptent d'exposer, voire d'engager leur corps dans des transactions, à caractère sexuel notamment. La mise en valeur du corps est d'autant plus importante dans un contexte social où il est considéré comme un accessoire qui vise à rendre compte de son identité. « Les jeunes grandissent dans ce monde où le corps est un accessoire. Il est donc possible aussi de le mettre en scène, de le transformer, de l'érotiser pour dire quelque chose de soi et de signifier autrement sa présence au monde » (Lachance, 2013, p. 140).

Dans les expériences relatées par les jeunes rencontrés dans le cadre de notre enquête⁶, cet engagement du corps peut s'inscrire dans des logiques de reconnaissance affective et/ou des logiques de reconnaissance sociale. La reconnaissance affective se joue principalement au sein d'une relation intime d'amour ou d'amitié, alors que dans les logiques de reconnaissance sociale, les relations intimes sont valorisées comme ressource permettant de gagner en popularité au sein du groupe de pairs et de paires.

L'expérience de Clara s'inscrit à la fois dans une quête de reconnaissance affective au sein de relations intimes, mais dans un contexte qui se rapproche tout de même de l'abus. Cette jeune femme hétérosexuelle de 18 ans vit chez ses parents et suit une formation professionnelle au moment de l'entretien. Elle raconte qu'entre 13 et 15 ans, elle a fait des rencontres avec des garçons un peu plus âgés à travers le réseau social en ligne Facebook. Après avoir échangé quelque temps avec eux sur Internet, elle développait des sentiments à leur égard et acceptait de les rencontrer dans l'espoir d'une relation plus durable avec eux. Or, ces garçons ont tous rapidement exigé d'avoir des relations sexuelles pénétratives avec elle, sans toutefois s'investir dans une relation amoureuse à plus long terme. Elle explique ne pas leur avoir opposé de résistance, même si ce n'était pas ce qu'elle souhaitait, parce que non seulement elle avait développé des sentiments à leur égard, mais aussi et surtout parce qu'elle cherchait à obtenir l'intérêt et la reconnaissance de ces garçons.

⁶ Les exemples relatés sont ceux que les jeunes ont eux-mêmes et elles-mêmes associé à des échanges en lien avec la sexualité lors des entretiens.

J'avais créé mon profil Facebook, et là, il y a un gars qui m'a contacté, il avait 17 ans. Moi, j'en avais 13 et je ne savais pas trop, enfin, je ne m'intéressais pas encore... Et, je suis tombée amoureuse de lui, et il m'a dit... enfin, dans le sens que, il m'a proposé de se voir et tout. La première fois que nous nous sommes vus, c'était un jour d'été et, il m'a amenée dans un endroit moche, un peu tout délabré, tout cassé, comme ça. Moi je lui ai demandé ce qu'on faisait là, quoi ! Au moins, je ne sais pas, faire une promenade, s'asseoir sur un banc. Mais non. Rien. Et puis ben, il a commencé à m'enlever ma culotte et j'avais une robe, du coup, il a tout soulevé, il m'a déshabillée complètement, il m'a dit de m'allonger par terre et, il a commencé à me pénétrer. Et moi, genre, je n'ai rien dit. Je suis restée muette et je n'ai rien dit. Et puis, après, je suis rentrée à la maison. Je n'ai parlé avec personne, même pas avec ma sœur. Ni ma meilleure amie. Rien. (Clara, 18 ans, CH-I ville)

Des expériences de ce type se sont répétées plusieurs fois, mais elle n'en a parlé à personne, de peur de se faire juger négativement : « Parce qu'ils auraient pu penser que j'étais une grosse salope à l'école ». En parlant d'une autre expérience d'un garçon qui venait la chercher en voiture à la sortie de l'école, elle explique son besoin de reconnaissance et le décalage entre ses attentes d'une relation amoureuse et celles du garçon qui étaient uniquement d'ordre sexuel.

Alors, voilà... mais imagine qu'il venait me chercher à l'école et il me disait « Monte dans la bagnole !.

Et toi, pourquoi montais-tu dans sa voiture ? (Intervieweuse)

Parce que... parce que je croyais qu'il s'intéressait à moi. Non, mais vraiment, comment j'ai pu croire qu'un gars de 27 ans avait de l'intérêt pour moi, quoi ? J'étais vraiment aveugle. Je ne réfléchissais pas. Je ne comprenais pas. Moi, je réfléchissais avec le cœur, mais lui, vraiment, il réfléchissait avec sa bite, pour le dire d'une manière grossière quoi... (Clara).

Comme on peut le voir, dans ces expériences se jouent non seulement des enjeux de reconnaissance, mais également de domination et d'abus qu'il ne s'agit pas de banaliser ici. En effet, suite à ces expériences, elle s'est sentie très mal et elle a tenté plusieurs fois de se suicider, jusqu'à ce que sa mère l'emmène à l'hôpital. Au moment de l'entretien, elle est encore suivie par un psychiatre, mais elle se sent beaucoup mieux. Elle entretient une relation de couple stable avec un jeune homme de son âge, dans laquelle elle se sent bien.

C'est aussi dans le but d'obtenir de la reconnaissance à la fois affective et sociale qu'Arthur, jeune homme homosexuel, a publié durant près d'un an des photos de lui dénudé sur Internet lorsqu'il avait 15-16 ans, en *chattant* avec des garçons de son âge, pour la plupart inconnus. Au moment de l'entretien, il a 19 ans, il vit seul et étudie à l'université. Il explique que maintenant il en a honte, mais qu'il recherchait à travers ces expériences une confirmation de sa capacité à séduire.

Moi j'ai déjà envoyé des photos pas très habillé [...] à des gens... Bon c'était un peu une période où je me sentais vraiment pas très beau. C'était un peu la période de transition, parce qu'avant, j'étais vraiment rond. Je faisais 110 kg environ et puis maintenant j'en fais 86. C'était un peu cette période où je perdais pas mal de poids et puis je cherchais une certaine confirmation en moi-même. Donc, moi aussi ça m'a aidé d'aller sur des chatrooms en ligne avec une webcam et puis de montrer juste le haut de mon corps généralement, mais pour avoir une certaine confirmation que oui, on est beau, oui, on est attirant. [...] Sur le moment, je cherchais vraiment : est-ce que je suis reconnu ? (Arthur, 19 ans, CH-R ville).

Comme l'explique Lachance (2013), dans ce type d'expérience, les jeunes sont moins dans un rapport d'exposition de leur corps que dans un rapport de présentation de soi. Dans ce contexte, le corps devient un accessoire de l'identité (Le Breton, 2008) qui vise à obtenir à travers les yeux des autres la confirmation d'une identité positive (la reconnaissance). « Ainsi, des photos ou des vidéos à connotation sexuelle trouvent leur place dans une démarche identitaire plus large, qui comporte chez ces jeunes [...] une dimension sexuée » (Lachance, 2013, p. 140). Mettre en scène son corps à travers des photos ou des vidéos peut s'inscrire dans la réponse à des attentes de reconnaissance, mais également à la découverte de soi et de son corps. Tisseron (2001) utilise la notion d'« extimité » pour désigner le désir de communiquer une partie de son intimité. Si cette tendance a toujours existé, la digitalisation des relations sociales l'a rendue plus évidente. « Si les gens veulent extérioriser certains éléments de leur vie, c'est pour se les approprier, dans un second temps, en les intériorisant sur un autre mode grâce aux réactions qu'ils suscitent chez leurs proches » (Tisseron, 2001, p. 52).

Or, comme le constate également Lachance, la mise en ligne d'images de soi à caractère sexuel oscille entre un désir de reconnaissance et la peur d'être jugé négativement. Comme le montrent les expériences relatées, la frontière entre les deux n'est pas toujours claire pour les jeunes eux-mêmes, ou elles-mêmes, et ce n'est parfois qu'après coup qu'ils ou elles se rendent compte qu'elle a été franchie.

Si dans les exemples relatés, la logique de reconnaissance a amené les jeunes à dépasser leur limite de l'acceptable, il faut rappeler que ce type de cas reste minoritaire. Dans la plupart des cas, les expériences vécues par les jeunes s'inscrivent dans des relations où les partenaires se sentent tous les deux reconnus et ces expériences participent à leur socialisation sexuelle et à la construction de leur autonomie. Erin, 16 ans, hétérosexuelle, est en 10^e année d'école obligatoire, en attente d'une place d'apprentissage. Elle vit avec ses parents. Elle a eu plusieurs relations amoureuses, mais elle s'était fixé l'âge de 14 ans pour avoir des relations sexuelles pénétratives. Dans le cadre d'une relation amoureuse, elle et son copain se sont mutuellement échangé des photos d'eux nus. Elle dit l'avoir fait parce qu'elle avait confiance en lui. Elle a déjà eu des demandes de garçons qui voulaient des photos d'elle avant qu'il ne se passe quelque chose entre eux, mais elle a toujours refusé, car ce n'était pas dans le cadre d'un jeu de séduction, mais comme s'ils voulaient juger son corps avant de décider s'ils voulaient s'engager dans une relation avec elle. En disant qu'il « faut presque » faire ce type d'échange dans le cadre d'une relation amoureuse, elle exprime le fait que ce type de transaction contribue à construire l'intimité entre les partenaires, l'échange reposant sur la confiance et la réciprocité.

Il y a des gens qui échangent une photo avec un corps nu contre une autre photo. Genre « je t'envoie une photo si tu m'envoies une photo ».

Une photo de qui, de soi-même ? (Intervieweuse)

Oui de soi-même : « Est-ce que tu m'envoies quelque chose de toi? - Oui, mais seulement si tu m'envoies une ». Mais du coup, c'est à nouveau pour les deux.

Est-ce que toi t'as déjà fait ça ? (Intervieweuse)

Oui. [...] [rire] Oui, il faut presque. (Erin, 16 ans, CH-A ville)

Comme le souligne Lachance (2013), le sens de ce type d'échange réside moins dans le contenu des photos que dans les interactions qui suscitent la production de ces images. L'échange de ces photos s'inscrit dans le prolongement des moments d'intimité partagés et il confirme la confiance déclarée entre les partenaires. C'est ce qu'exprime Erin en disant que si ce garçon diffusait ces photos maintenant qu'ils ne sont plus ensemble, elle serait davantage blessée par la rupture de confiance que cela signifierait que par l'exposition de sa nudité.

Je sais que c'est un risque [qu'il diffuse ces photos], mais je ne pense pas que j'aurais un problème de vivre avec les conséquences. Chez moi le problème est, si jamais ces photos circulaient, mon problème ne serait pas forcément que les gens me voient nue, parce que je sais que j'ai un beau corps, mais j'aurais plutôt un problème de confiance. On a dit dès le début que ça reste confidentiel et du coup ça serait le plus grand risque. (Erin)

Au moment de leur séparation, Erin et son copain ont réitéré ce pacte de confiance en se promettant mutuellement qu'ils ne diffuseraient pas ces photos. Le fait que cette confiance se prolonge donne encore plus de valeur à l'intimité qu'ils ont partagée et leur permet de s'engager de façon confiante dans d'autres relations.

Les expériences intimes peuvent aussi être utilisées pour gagner en popularité auprès des pairs (reconnaissance sociale). En effet, la popularité et le prestige au sein des réseaux de pairs constituent un élément important pour les jeunes, dont la reconnaissance permet de se construire en dehors de la famille (Balleys, 2015). Balleys et Coll (2015) montrent que l'intimité peut être utilisée comme une ressource pour gagner en popularité. Pouvoir montrer qu'on partage des expériences intimes avec des amis, amies ou des amoureux, amoureuses permet de gagner du prestige social au sein du groupe de pairs. C'est pourquoi certains et certaines jeunes peuvent exposer de manière stratégique et sélective des éléments de leur vie privée, notamment à travers les réseaux sociaux. Ce « capital social » (Balleys et Coll, 2015) n'a une telle valeur symbolique que dans le cadre des réseaux de sociabilité juvénile et il n'est ni pérenne, ni transposable en dehors de ce réseau, ce qui ne l'empêche pas de revêtir une importance dans la construction de l'autonomie des jeunes à plus long terme. Dans ce sens, ces pratiques sont moins à comprendre comme une renonciation à leur intimité ou comme de l'inconscience ou une absence de pudeur que comme une quête de reconnaissance. En effet, afficher des éléments de son intimité, en se montrant en couple, en partageant publiquement des expériences intimes ou en les exposant sur les réseaux sociaux, par exemple, permet à la fois de se voir dans le regard des autres et de confirmer ainsi son identité, tout en gagnant en popularité auprès de ses pairs.

Chez Estelle, l'échange de photos et de récits intime participe davantage à la construction d'une intimité entre amies. Estelle et ses copines s'envoient des photos de parties intimes de leur corps et elles partagent leurs expériences intimes ou s'envoient des vidéos pornographiques. Les propos de cette étudiante universitaire de 21 ans, hétérosexuelle, renvoient à la fois à une forme de socialisation sexuelle entre pairs (à travers l'échange d'expériences entre filles et l'échange de vidéos), à la découverte de son propre corps à travers la comparaison et le regard des autres sur ses photos, ainsi que la recherche d'une complicité et d'une intimité partagée entre filles, qui peut être également valorisée vis-à-vis d'autres pairs. Toutefois Estelle a l'impression que cette logique de socialisation n'est pas toujours bien comprise par les adultes, qui peuvent interpréter ces comportements comme une absence de limites, voire une tendance à une sexualité déviante. Dans ce contexte, le fait de présenter ces expériences sous un jour ludique ou comique peut être compris comme une stratégie de légitimation d'Estelle dans le cadre d'un entretien où l'interlocutrice est une adulte.

On a des groupes [de copines] sur WhatsApp [...] on se raconte comment ça se passe quand on couche aussi. Il y a pas trop de tabous. On s'envoie des photos sur Snapchat [...] de nos seins, de nos fesses et tout. C'est rigolo. Et puis d'un coup, des fois quand je reçois par exemple un Snapchat de mon amie Z, je fais un peu gaffe au téléphone parce qu'on sait jamais si tout d'un coup c'est un téton. Franchement c'est drôle, il y a aucune connotation sexuelle, c'est juste un jeu. On s'échange des vidéos de films pornos sur les sites. C'est drôle. Franchement avec les copines, ça reste super bon enfant. C'est pas pervers.

Pervers ? (Intervieweuse)

Ouais. Souvent le sexe c'est associé à "pervers", je pense. (Estelle, 21 ans, CH-R ville)

Lorsque, comme dans les cas d'Estelle et d'Erin, cette gestion stratégique de la diffusion d'éléments intimes se fait de façon contrôlée et reste dans un cadre acceptable (ou rendu acceptable) aux yeux des jeunes, elle contribue de façon positive à la construction de l'intimité entre amoureux, amoureuses et/ou entre amis, amies, à la découverte de soi et à la construction d'une identité d'adulte. Toutefois, cette quête de la reconnaissance des pairs peut amener certains et certaines jeunes à s'engager dans des transactions qu'ils et elles regrettent après coup, comme le montre l'exemple de Catherine.

Cette jeune femme raconte que son besoin de reconnaissance l'a amenée à s'engager dans des expériences qu'elle a regrettées après coup. Âgée de 19 ans au moment de l'entretien, elle suit une formation professionnelle et vit chez ses parents. Lorsqu'elle était plus jeune, entre 13 et 17 ans, elle fréquentait un groupe d'amis un peu plus âgés qu'elle. C'est dans ce contexte qu'elle a commencé à expérimenter le sexe oral avec des garçons, puis à 14 ans, elle a fait l'expérience du seul rapport pénétratif de sa vie. Elle explique qu'elle s'est rendu compte après coup n'avoir jamais ressenti du plaisir, mais s'être engagée dans ces relations pour être acceptée par ses pairs.

C'était plutôt des rapports occasionnels. Mais, disons qu'à l'époque j'étais plus faible... et moins sûre de moi. À l'époque je traînais avec des gens plus âgés qui se comportaient de cette manière, et donc moi je faisais pareil, car je voulais être acceptée par eux. Puis, je me suis éloignée de ce groupe, et je me suis rendu compte que je n'avais jamais ressenti du plaisir à faire ce que je faisais, quoi. Je n'avais jamais dit : « Oh, j'ai envie de faire cela ». Donc, j'ai arrêté. (Catherine, 19 ans, CH-I ville)

Elle se sentait peu écoutée dans ce groupe d'amis et ces pratiques lui semblaient un moyen d'être acceptée par ses pairs, sans toutefois les interpréter clairement comme un échange sur le moment. Si elle a consenti à ces expériences, c'est moins par désir que par quête de reconnaissance. Le sentiment d'être acceptée par ses pairs primait sur ses désirs sexuels et intimes. Ce n'est que vers 17 ans qu'elle s'est rendu compte que ce groupe avait une influence néfaste sur elle et qu'elle a pris ses distances.

Avais-tu l'impression d'être au clair sur ce qui se passait ? Enfin, que cela était clair et ok pour les deux ? Dans le sens que tu donnais quelque chose et il te donnait quelque chose en échange ? (Intervieweuse)

Alors, moi... oui, j'étais ok, mais "au-clair-un-peu-passive" quand-même. Dans le sens que je m'adaptais plutôt à la situation et à ses envies. Mais, au même temps, à cette époque-là je ne me rendais pas compte que je subissais quoi que ce soit. J'étais plutôt presque contente d'être acceptée par le groupe en me comportant ainsi. (Catherine)

Elle a par la suite découvert son homosexualité et au moment de l'entretien, elle est en couple depuis peu avec une femme. Ce qui prime pour elle dans cette relation est la confiance et l'écoute, plutôt que les pratiques sexuelles, pour lesquelles elle souhaite prendre son temps.

Dans d'autres cas, la recherche de popularité peut amener les jeunes à « utiliser » une expérience intime à leur insu. Fabian relate l'expérience d'une de ses amies qui s'est fait filmer à son insu alors qu'elle faisait une fellation à un garçon. La diffusion de cette vidéo a eu des conséquences désastreuses pour la fille, d'autant plus qu'elle était issue d'une famille migrante au sein de laquelle il est important que la sexualité soit associée au mariage.

Un exemple, une fille, une pote à moi, elle avait sucé le gars dans les toilettes, elle était vierge. Et le pire, c'est que le gars, il a appelé tous ses potes, ils ont filmé la scène et la fille allait plus à l'école, elle a essayé de se suicider. (Fabian, 16 ans, CH-R ville).

Outre la dimension de trahison de la confiance que révèle cet exemple, il montre aussi que dans ce jeu subtil d'utilisation de l'intimité pour gager en reconnaissance et en popularité, les règles du jeu ne sont pas les mêmes selon le genre. En effet, Fabian explique que suite à cette histoire, la fille a été traitée de « pute » et de « salope » par ses pairs. Pour sa part, le garçon n'a pas été l'objet de stigmatisation de la part de ses pairs, mais il a au contraire gagné en popularité.

Tu m'expliques en fait que les gens la traitaient tous de pute pendant qu'elle descendait les escaliers [à l'école]. À part ça, qu'est-ce que les gens disaient ? (Intervieweuse)

Que c'était une salope.

Et personne n'a commenté le garçon ? (Intervieweuse)

Non. Non, ils ont rien dit sur le gars. (Fabian)

Ces exemples montrent que les expériences de transactions sexuelles ne sont pas forcément négatives en soi. Lorsqu'ils se situent plus près du pôle « libre » sur le continuum entre engagement libre et engagement contraint, ces échanges peuvent s'inscrire dans des logiques de reconnaissance affective et sociale qui peuvent contribuer à la construction d'une identité d'adulte, renforcer la confiance au sein du couple ou entre amis, consolider sa place au sein du groupe de pairs et participer à la socialisation sexuelle. Or, cette quête de reconnaissance peut amener certains et certaines jeunes à accepter des pratiques qu'ils ou elles ne souhaitaient pas forcément ou qu'ils ou elles regrettent après coup. Ce que montrent en outre ces résultats, c'est que dans la gestion de ces enjeux de reconnaissance, l'enjeu de la « réputation » est central, mais surtout, qu'il ne se joue pas de la même manière pour les garçons et pour les filles.

5. L'enjeu de la « réputation » comme révélateur de la « police du genre »

La référence au stigmaté de la « pute » est omniprésente dans les discours des jeunes garçons et filles rencontrés, que ce soit pour signaler leur désapprobation par rapport à des comportements d'autres jeunes ou pour exprimer la crainte de voir leurs propres comportements sanctionnés de ce stigmaté⁷. Toutefois, l'analyse montre qu'il serait trop étroit d'attribuer le recours à ce stigmaté, ainsi que les mécanismes de « mauvaise réputation » à des caractéristiques ou comportements individuels. Comme le montrent très bien les propos de Mathilde cités en introduction à cet article, l'attribution de ce stigmaté n'est pas uniquement liée à des pratiques concrètes, puisqu'elle est susceptible de se voir traitée de « pute » qu'elle accepte ou non la transaction sexuelle proposée par cet homme, rencontré dans le cadre d'une fête. Au-delà des comportements, ce mécanisme de stigmatisation révèle des processus sociaux qui visent à rappeler aussi bien aux filles qu'aux garçons quelles sont les attentes de comportements associées à leur genre. Comme le montre Bozon (2012), si certaines différences de genre qui existaient auparavant concernant l'entrée des jeunes dans la sexualité se sont atténuées (l'âge, l'affaiblissement de l'interdit de sexualité hors mariage, etc.), les attentes de rôles, différenciées selon les genres, influencent largement les expériences subjectives. Contestant la thèse d'une certaine libération des mœurs en matière de sexualité, il soutient qu'on assiste aujourd'hui moins à une levée des interdits qu'à un glissement des modes de contrôles, qui sont plus intériorisés. Ainsi, les filles ont intériorisé qu'il est attendu d'elles que leur sexualité se développe au sein d'une relation amoureuse et qu'elles se montrent responsables, surtout en ce qui concerne la contraception; des garçons, il est plutôt attendu qu'ils expérimentent

⁷ Cette crainte se retrouve surtout chez les jeunes femmes dans le cadre de relations hétérosexuelles, mais également chez les jeunes hommes dans le cadre de relations homosexuelles. Comme mentionné en introduction, par manque d'espace, nous ne développerons ici que le cas des relations hétérosexuelles.

durant l'adolescence, se découvrent et se socialisent à la sexualité. Ces attentes sociales se fondent notamment sur la représentation d'une différence de nature entre les sexualités féminine et masculine, la première étant essentiellement mue par des besoins relationnels et affectifs, alors que la seconde serait associée de manière biologique à un appétit sexuel impérieux (Bozon, 2012).

Ces attentes de comportements liées au genre s'accompagnent de mécanismes de contrôle de l'adéquation ou non des comportements par rapport à ces attentes. Payne et Smith (2016) proposent le concept de *gender policing*, qu'on peut traduire par « police du genre », pour parler de ces processus de contrôle : « Gender policing is the social process of enforcing cultural expectations for « normal » masculine and feminine expression » (Payne et Smith, 2016, p. 129). Cette « police du genre » se fonde sur un système de représentations binaires de la sexualité que Butler (2005, p. 24) nomme « l'hétéronormativité » et qui établit une correspondance linéaire entre sexe, genre et hétérosexualité. Dans sa traduction de l'ouvrage de Butler, Kraus (dans Butler, 2005) donne la définition suivante de l'hétéronormativité :

Ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin, le sexe mâle, au genre féminin, le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. (p. 24)

Dans ce système, le stigmate de la « pute » et la menace de « mauvaise réputation » peuvent être compris comme des révélateurs de la « police du genre », agissant comme des moyens utilisés pour contrôler l'adéquation des comportements des jeunes avec les attentes liées à leur genre, voire des moyens de sanctionner toute transgression au sein de ce système normatif. En effet, comme l'a montré Pheterson (2001), le stigmate de la « putain » pèse non seulement sur les femmes qui exercent la prostitution, mais sur l'ensemble des femmes, avec pour fonction principale de les dissuader d'agir de façon différente de ce qui est attendu d'elles. Comme l'analyse Mercier (2016), l'efficacité de ce stigmate s'explique parce qu'il agit sur la « respectabilité » des femmes : « De la même manière que la honte est un « moyen insidieux par lequel les femmes en viennent à se reconnaître, se réguler et se contrôler elles-mêmes à travers leurs corps » (Skeggs, 1997, p. 123), la respectabilité est un outil de contrôle social et sexuel des femmes » (Mercier 2016, p. 21).

On voit bien apparaître ces mécanismes dans l'exemple cité par Fabian : en acceptant de faire une fellation à un garçon avec qui elle n'était pas en couple, la fille a transgressé les normes de comportements attendus des filles et s'est vue sanctionnée, alors que le garçon a gagné en popularité et la diffusion de la vidéo de la scène lui a permis de rendre publique et valoriser sa capacité à être actif sexuellement et à obtenir les faveurs sexuelles d'une fille. Les analyses de Balleys (2017) des performances de la masculinité et de la féminité par les jeunes dans des vidéos publiées sur YouTube montrent que la mise en scène de l'intimité corporelle dans les médias sociaux est soumise à des normes distinctes en fonction du genre. Afficher une sexualité désirante et agissante est associée au processus de socialisation masculin et participe à l'appropriation d'une identité d'homme adulte. La sexualité, et même les sentiments, sont au contraire totalement absents des vidéos des filles, dont les performances visent à obtenir une

reconnaissance de leur féminité sont fondées sur l'hygiène, l'ordre, l'organisation du quotidien et l'apparence physique.

Clair (2012) va même plus loin que Pheterson en soutenant que dans la logique de « l'ordre hétérosexuel », les filles sont considérées d'emblée comme des prostituées, à moins qu'elles ne fassent la preuve du contraire : « la « nature » fait les filles « putes » : pour cela, elles sont méprisées collectivement, valorisées uniquement quand elles échappent à leur stigmatisme » (Clair, 2012, p. 76). Or, l'exemple de Mathilde montre qu'il peut être très difficile d'échapper à ce stigmatisme. Si elle accepte la transaction sexuelle, elle « désobéit » à l'injonction d'associer sexualité et relation amoureuse, parce qu'il s'agit d'une expérience sans lendemain et qu'en plus, la proposition d'échange renvoie à une relation marchande, vue comme opposée à l'intimité. Mais si elle refuse, elle s'oppose au besoin sexuel impérieux de l'homme et s'écarte du rôle de la femme chargée de satisfaire ce besoin.

Cette injonction paradoxale faite aux filles apparaît de manière encore plus marquée lors de la transition à l'âge adulte. En effet, nous avons montré que dans le contexte actuel, ce processus est fortement marqué par l'incitation à l'expérimentation, à l'initiative et à la valorisation des performances intimes, voire sexuelles, qui permettent d'obtenir de la reconnaissance. Or, dans le système hétéronormatif, ces valeurs sont essentiellement associées au genre masculin. Ainsi, si cette injonction pose peu problème pour les jeunes hommes hétérosexuels, elle peut entrer en tension avec les attentes sociales adressées aux jeunes filles.

Celles que nous avons rencontrées se trouvent confrontées à l'injonction paradoxale de faire la preuve de leur capacité à avoir des expériences intimes et sexuelles, mais pas trop, sous peine de ne plus répondre aux attentes sociales liées à la sexualité féminine, d'être responsables et d'inscrire leur sexualité dans une relation amoureuse. Tout comme Mathilde, Estelle exprime un sentiment d'impuissance face à cette injonction paradoxale. D'une part, accepter une proposition d'expérience sexuelle d'un soir, « ça fait bien ». Dans ce contexte, refuser les avances d'un garçon peut amener les filles à être jugées trop fermées à l'expérimentation et/ou trop immatures en matière de sexualité. Mais si elles acceptent, elles prennent le risque, sur le plan personnel, d'aller plus loin que ce qu'elles auraient souhaité, et sur le plan social, de se voir sanctionner par une « mauvaise réputation » dont il peut être très difficile de se défaire.

Dire non [à un mec qui te propose de t'héberger après une sortie en boîte], ben c'est vrai que quand on dit non, ben on est le con de l'histoire. On est : « Ah, elle a pas voulu parce que... ». Quand on dit non à quelque chose, c'est qu'on est fermé, c'est qu'on est con et puis voilà. Dire oui, ça fait bien. Mais après, faut assumer ce qui se passe. Et après, c'est vrai qu'aller chez quelqu'un en se disant : « je suis allée chez lui, mais je sais très bien que je vais me faire niquer », c'est affreux. C'est affreux. Et puis le dire comme si on l'admet, enfin... on le sait, on le sait, mais on y va quand même. Voilà. (Estelle, 21 ans, CH-R ville)

En disant qu'il « faut assumer », Estelle rend bien compte d'une certaine intériorisation de l'injonction faite particulièrement aux filles d'être responsables de leurs comportements sexuels. Or, malgré une certaine intériorisation du contrôle, les résultats de la recherche montrent que les filles sont loin de rester passives face à ces

injonctions paradoxales et qu'elles développent différentes stratégies pour composer avec celles-ci. Une stratégie qui émerge de leurs discours est de mettre en évidence le sérieux de leur relation ou d'évoquer leurs sentiments lorsqu'elles parlent de leurs expériences sexuelles, montrant que même lorsqu'elles se font en dehors d'une relation amoureuse, ces expériences ne sont pas dépourvues de sentiments. À l'opposé, une autre stratégie, également observée par Dafflon (2015) est la réappropriation par les filles des codes sexuels des garçons, se comportant ainsi comme des « mecs ». Cette stratégie constitue une manière de ne pas renoncer à une certaine liberté d'expérimentation, car le risque soulevé par Pheterson est que « se dissocier du label de la « putain » signifie pour les femmes renoncer à des libertés réservées aux hommes » (Pheterson, 2001, p. xvii). La façon dont Noémie parle de sa sexualité rend bien compte de cette logique, en se réappropriant aussi bien la logique sexuelle que le lexique des garçons, y compris la référence à des attributs sexuels masculins, comme si elle en était elle-même dotée : « Ma vision de la sexualité c'est : tu couches avec qui tu veux, quand tu veux, tu t'en bats les couilles » (Noémie, 17 ans, CH-R ville).

Toutefois, selon Clair (2012), ce type de stratégie concourt tout autant que le premier à perpétuer l'ordre hétérosexuel. Dans le premier cas, par leur comportement, les filles confirment que pour être « une bonne fille », il faut être responsable et inscrire sa sexualité dans une relation amoureuse. Dans le deuxième cas, pour être une « bonne fille », il faut « échapper à leur sexe » (Clair, 2012, p. 73), en se comportant comme des garçons, perpétuant ainsi la dévalorisation du genre féminin par rapport au genre masculin. Or, Dafflon (2015) propose une interprétation alternative qui fait davantage écho à nos résultats. À partir de son analyse des stratégies développées par les jeunes au sein de sociétés de jeunesse campagnardes en Suisse romande, il propose de voir les stratégies des filles qui se réapproprient les codes sexuels des garçons une manière de résister à la domination qui s'exerce sur elles.

En adoptant le lexique sexuel des garçons et en se faisant la voix de leur propre stigmaté, elles se réapproprient leur sexualité, déterminent elles-mêmes les frontières entre la bonne ou la mauvaise fille et remettent en cause la toute-puissance des garçons dans l'imposition des attitudes sexuelles et sexuées. (Dafflon, 2015, p. 35)

Ainsi, si nous adhérons à la proposition de Clair (2013) que la sexualité est tout autant le produit du genre qu'elle contribue à le « fabriquer », nous constatons comme Dafflon que certaines stratégies qui semblent à première vue reprendre les codes de l'hétéronormativité peuvent avoir un effet subversif sur cet ordre hétéronormatif, ouvrant la voie à des formes d'émancipation nouvelles.

Toutefois, la crainte du stigmaté de la « pute » est tellement importante que la stratégie privilégiée par une grande partie des répondantes de l'enquête a été de garder le secret, comme on peut le voir notamment dans les témoignages relatés dans cet article. Pour plusieurs répondants et répondantes, cette enquête a été la première occasion de révéler leurs expériences de transactions sexuelles.

6. Conclusion

Dans les représentations sociales, les transactions sexuelles sont majoritairement associées à la prostitution. Cette association peut concourir à nourrir la représentation

d'une sexualité juvénile débridée et peu vertueuse qui prédomine dans les discours politiques et médiatiques actuels (Blais, Raymond, Manseau et Otis, 2009; Bozon, 2012). Nos résultats montrent toutefois que les jeunes sont loin de banaliser la question des échanges associés à la sexualité et que l'association avec la prostitution fonctionne comme un repoussoir pour la plupart d'entre eux et d'entre elles.

Or, si on s'intéresse aux transactions sexuelles au sens sociologique d'un processus dynamique qui implique différentes formes de négociation, on voit que la logique « professionnelle », qui renvoie à la prostitution, ne concerne qu'une petite minorité de jeunes. Dans la plupart des cas, ces négociations s'inscrivent dans le cadre de la socialisation sexuelle, répondant notamment à des logiques de redevabilité et/ou de reconnaissance. Nous avons développé dans cet article la logique de la reconnaissance affective et sociale, en montrant que ces expériences peuvent contribuer à la construction identitaire associée à la transition vers l'âge adulte. Elles permettent notamment aux jeunes d'acquérir la reconnaissance des pairs à travers la valorisation d'expériences intimes. Ainsi, le fait qu'il y ait des dynamiques d'échange liées à la sexualité n'est pas problématique en soi, mais il peut le devenir lorsque l'engagement des jeunes est davantage marqué par la contrainte que par la liberté. Il ne s'agit pas ici de banaliser les logiques de domination, voire d'abus, qui peuvent être associées aux transactions sexuelles, mais de montrer que, lorsqu'il s'inscrit dans un engagement libre, l'échange peut notamment contribuer à des formes de reconnaissance qui favorisent la socialisation sexuelle et affective.

Or, nos résultats révèlent que cette quête de reconnaissance est soumise à des normes strictes de comportement qui s'inscrivent dans un « ordre hétérosexuel » qui agit de façon plus contraignante pour les filles que pour les garçons, en tout cas au sein des relations hétérosexuelles. Pour les garçons, du moins pour ceux qui s'inscrivent dans des relations hétérosexuelles, l'injonction d'expérimenter et de valoriser ses performances sexuelles et ses expériences intimes pour obtenir la reconnaissance des pairs est relativement cohérente avec les attentes sociales adressées au genre masculin en matière de sexualité. Au contraire, les filles sont soumises à une injonction paradoxale : pour être reconnues comme des « grandes », elles doivent, comme les garçons, faire la preuve de leur capacité à expérimenter des expériences intimes et à développer des compétences affectives et sexuelles. Mais si elles adoptent des comportements trop insoucians et marqués par la liberté d'expérimenter indépendamment des sentiments, elles courent le risque d'être sanctionnées par le stigmate de la « pute ». Face à cette « police du genre », les filles adoptent différentes stratégies, qui peuvent contribuer au renforcement de l'« ordre hétérosexuel », mais qui peuvent aussi comporter un caractère subversif. Or, la peur de la stigmatisation, la honte et la culpabilité ont amené plusieurs jeunes, garçons et filles, que nous avons rencontrés à garder ces expériences secrètes, avec des conséquences parfois désastreuses sur le plan psychologique et social, lorsque ces expériences ont été vécues de manière problématique.

Ces résultats invitent à dépasser une lecture des problèmes qui peuvent être associés aux transactions sexuelles impliquant des jeunes en termes de comportements ou de caractéristiques individuelles. À partir de leurs analyses des dynamiques de harcèlement des jeunes qui s'identifient ou sont identifiés comme LGBT dans le contexte scolaire, Payne et Smith (2016) plaident pour remplacer une lecture

individualisante en termes de « victime-abuseur » par une analyse des mécanismes sociaux de « police du genre » qui agissent dans ces processus. Nos résultats montrent qu'un tel déplacement est également nécessaire pour penser des pistes d'accompagnement de la socialisation sexuelle et affective de l'ensemble des jeunes, quelle que soit leur orientation sexuelle. Dans ce sens, plutôt que de vouloir contrôler le comportement sexuel des jeunes, que ce soit par la morale, des formes de prévention « hygiénistes » ou encore le durcissement des dispositifs légaux, il nous semblerait utile de questionner les discours et pratiques des adultes qui peuvent contribuer à renforcer ce système hétéronormatif. En effet, comme le constatent Durif-Varembont, Mercader et Léchenet (2016, p. 151), « les réactions spontanées (plutôt que les prises en charge instituées) des adultes concourent à cette production d'identités normées globalement contraires aux intentions explicites de l'institution ». Pour développer des pistes d'accompagnement plus égalitaires de ces jeunes dans leur transition à l'âge adulte, il s'agit donc de questionner non seulement les dispositifs officiels, mais également les messages qui sont véhiculés à travers les réactions spontanées au sein des interactions quotidiennes entre adultes et jeunes et qui peuvent contribuer à renforcer les injonctions qui pèsent sur ces derniers et dernières, malgré un discours institutionnel se voulant égalitaire.

Bibliographie

Bajoit, G. (2000). « Qu'est-ce que la socialisation ? ». In G. Bajoit, F. Digneffe, J.-M. Jaspard, et Q. Nollet de Brauwere (dir.). *Jeunesse et société. La socialisation des jeunes dans un monde en mutation* (p. 19-41). Bruxelles : De Boeck.

Bajoit, G. (2005). « Les jeunes en quête de sens dans un monde incertain ». *Conseil de développement de la recherche sur la famille du Québec*, hiver, numéro spécial, 2-3.

Bajos, N. et M. Bozon (dir.) (2008). *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*. Paris : La Découverte.

Balleys, C. (2015). *Grandir entre adolescents. À l'école et sur Internet*. Lausanne : Presses polytechniques et universitaires romandes.

Balleys, C. (2016). « Gestion de l'intimité et affichage d'un territoire sentimental entre adolescents sur Internet ». *Agora Débats/Jeunesses*, 72 (1), 7-19.

Balleys, C. (2017). « L'incontrôlable besoin de contrôle. Les performances de la féminité par les adolescentes sur YouTube ». *Genre, sexualité et société*. En ligne : <https://journals.openedition.org/gss/3958>.

Balleys, C. et S. Coll (2015). « La mise en scène de la vie privée en ligne par les adolescents ». *RESET, Recherche en sciences sociales sur Internet*, 4. En ligne : <https://journals.openedition.org/reset/547>.

Blais, M., S. Raymond, S., H. Manseau, et J. Otis (2009). « La sexualité des jeunes Québécois et Canadiens. Regard critique sur le concept d' "hypersexualisation" ». *Globe : revue internationale d'études québécoises*, 12 (2), 23-46.

Bozon, M. (2010). « Préface ». In V. Blanchard, R. Revenin et J.-J. Yvrol *Les jeunes et la sexualité*, p. 4-11. Paris : Éditions Autrement.

Bozon, M. (2012). « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes. Le garçon sans frein et la fille responsable ». *Agora débats/jeunesse*, 60 (1), 121-134.

- Broqua, C. et C. Deschamps. (2014). « Transactions sexuelles et imbrications des rapports de pouvoirs ». In C. Borqua et C. Deschamps (dir.). *L'échange économique-sexuel*. Paris : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales.
- Butler J. (2005) [1990]. *Troubles dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*. Paris, La Découverte.
- Clair, I. (2012). « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel ». *Agora/débats jeunesse*, 1 (60), 67-78.
- Clair, I. (2013). « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticences ». *Cahiers du Genre*, 1 (54), 93-120.
- Colombo, A. (2015). *S'en sortir quand on est dans la rue. Trajectoires de jeunes en quête de reconnaissance*. Montréal : Presses de l'Université du Québec.
- Colombo, A., Pulzer, N. et M. Parazelli. (2016). Représentations sociales des sans-abri. La mobilisation des Enfants de Don Quichotte à Paris. *Déviante et Société*, vol. 40,(1), 51-77.
- Colombo, A. et M. Carbajal. *Sexe, relations... et toi ?* Recherche menée à la HES-SO, Haute école de travail social Fribourg (HETS-FR), avec la collaboration de M. Carvalho Barbosa, C. Jacot, M. Tadorian et J.-L. Heeb et financée par la Fondation Oak. Plus d'informations sur la recherche sur www.sexe-et-toi.ch ou www.hets-fr.ch.
- Combessie, P. et S. Mayer. (2013). « Une nouvelle économie des relations sexuelles ? ». *Ethnologie française*, 3 (43), 381-389.
- Currie, C., C. Zanotti, A. Morgan, D. Currie, M. de Looze, C. Roberts *et al.* (dir.). (2012). *Social Determinants of Health and Well-being among Young people. Health Behaviour in School-aged Children (HBSC) Study: International report from the 2009/2010 Survey*. Copenhagen : WHO Regional Office for Europe.
- Dafflon, A. (2015). « Sexualité juvénile et fabrique du genre en milieu rural en Suisse ». *Genre, sexualité et société*, 14. En ligne : <https://journals.openedition.org/gss/3637>.
- Dubar, C. (2000). « Quelles problématiques de socialisation dans les recherches sur les jeunes ? ». In Bajoit, G., Digneffe, F., Jaspard, J.-M. et Q. Nollet de Brauwere (dir.), *Jeunesse et société. La socialisation des jeunes dans un monde en mutation*, p. 43-47. Bruxelles : De Boeck.
- Dubé, S., F. Lavoie, M. Blais et M. Hébert (2015). « L'aventure sans lendemain chez les adolescents hétérosexuels : réflexions et pistes d'intervention ». *Revue québécoise de psychologie*, 36 (1), 105-126.
- Durif-Varembont, J.-P., P. Mercader et A. Léchenet (2016). « Les agressions sexuelles en milieu scolaire : approches clinique, philosophique et psychologique ». In B. Gravieret P. Roman, *Penser les agressions sexuelles. Actualité des modèles, actualité des pratiques* (p. 123-151). Toulouse : Erès.
- Fredlund, C., F. Svensson, C. G. Svedin, G. Priebe et M. Wadsby (2013). « Adolescents' lifetime experience of selling sex : Development over five years ». *Journal of Child Sexual Abuse*, 22 (3), 312-325.
- Gagnon, J. et W. Simon (1973). *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*. New Brunswick (États-Unis)/London (Royaume-Uni) : Aldine Transaction.
- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris : Cerf.
- Jodelet, D. (1989). « Représentations sociales : Un domaine en expansion ». In D. Jodelet (dir.), *Les représentations sociales* p. 47-78. Paris, France : Presses universitaires de France..
- Karsz, S. (2004). *Pourquoi le travail social ? Définition, figures, clinique*. Paris : Dunod.

Lachance, J. (2011). *L'adolescence hypermoderne. Le nouveau rapport au temps des jeunes*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Lachance, J. (2013). *Photos d'ados à l'ère numérique*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Lavoie, F., Thibodeau, C., Gagné, M.-H. et M. Hébert (2010). « Buying and selling sex in Québec adolescents : A study of risk and protective factors ». *Archives of Sexual Behavior*, 39 (5), 1147-1160.

Le Breton, D. (1995). *La sociologie du risque*. Paris : Presses universitaires de France.

Le Breton, D. (dir.) (2003). *L'adolescence à risque*. Paris : Hachette littératures.

Le Breton, D. (2008). *Cultures adolescentes. Entre Turbulence et construction de soi*. Paris : Éditions Autrement.

Mercier, E. (2016). « Sexualité et respectabilité des femmes : la *SlutWalk* et autres (re)configurations morales, éthiques et politiques ». *Nouvelles questions féministes*, 35 (1), 16-31.

Metton-Gayon, C. (2009). *Les adolescents, leur téléphone et Internet. « Tu viens sur MSN ? »*. Paris : Éditions L'Harmattan.

Narring, F., Tschumper, A., Inderwildi Bonivento, L., Jeannin, A., Addor, V., Bütikofer, A. et P. A. Michaud (2004). *Santé et styles de vie des adolescents âgés de 16 à 20 ans en Suisse. SMASH 2002 – Swiss multicenter adolescent study on health 2002*. Retrieved from the Institute for Social and Preventive Medicine (University of Lausanne). En ligne : http://www.iump.ch/Publications/pdf/RdS95b_de.pdf.

Payne E. et M. J. Smith (2016). « Gender Policing », in Rodriguez, M. N. et al. (dir.), *Critical Concepts in Queer Studies and Education*, Palgrave Macmillan US.

Pheterson, G. (2001). *Le prisme de la prostitution*. Paris : Éditions L'Harmattan.

Rémy, J. (1996). « La transaction, une méthode d'analyse : contribution à l'émergence d'un nouveau paradigme », *Environnement et Société*, 17, 9-31.

Rémy, J., Voyer, L. et E. Servais (1978). *Produire ou reproduire ? Une sociologie de la vie quotidienne*. Bruxelles : Éditions Vie ouvrière.

Schurmans, M.-N. (2013). « Négociations et transactions : un fondement socio-anthropologique partagé ». *Négociations*, 2 (20), 81-93.

Skeggs, B. (1997). *Formations of Class and Gender: Becoming Respectable*. Thousand Oaks : Sage Publications.

Svensson, F., Fredlund, C., Svedin, C. G., Priebe, G. et M. Wadsby (2013). « Adolescents selling sex : Exposure to abuse, mental health, self-harm behaviour and the need for help and support - A study of a Swedish national sample ». *Nordic Journal of Psychiatry*, 67 (2), p. 81-88.

Tabet, P. (2004). *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*. Paris : Éditions L'Harmattan.

Tisseron, S. (2001). *L'intimité surexposée*. Paris : Ramsay.

Tursz, A. (1993). « Des diverses approches du risque à l'adolescence ». In A. Tursz, Y. Souteyrand et R. Salmi. *Adolescence et risque*, p. 135-149, Paris : Syros.

Van de Velde, C. (2008). *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse*. Paris : Presses universitaires de France.

Colombo et al. – *Gagner la reconnaissance des pairs en évitant la réputation de « pute »*

Van de Walle, R., Picavet, C., W. van Berlo, et A. Verhoeff (2012). « Young Dutch people's experiences of trading sex : A Qualitative Study ». *The Journal of Sex Research*, 49 (6), 547-557.

Zelizer, V. (2001). « Transactions intimes », *Genèses*, 1 (42), 121-144.

Zoll, R. (1992). *Nouvel individualisme et solidarité quotidienne. Essai sur les mutations socio-culturelles*. Paris : Kimé.